

Quelques simples

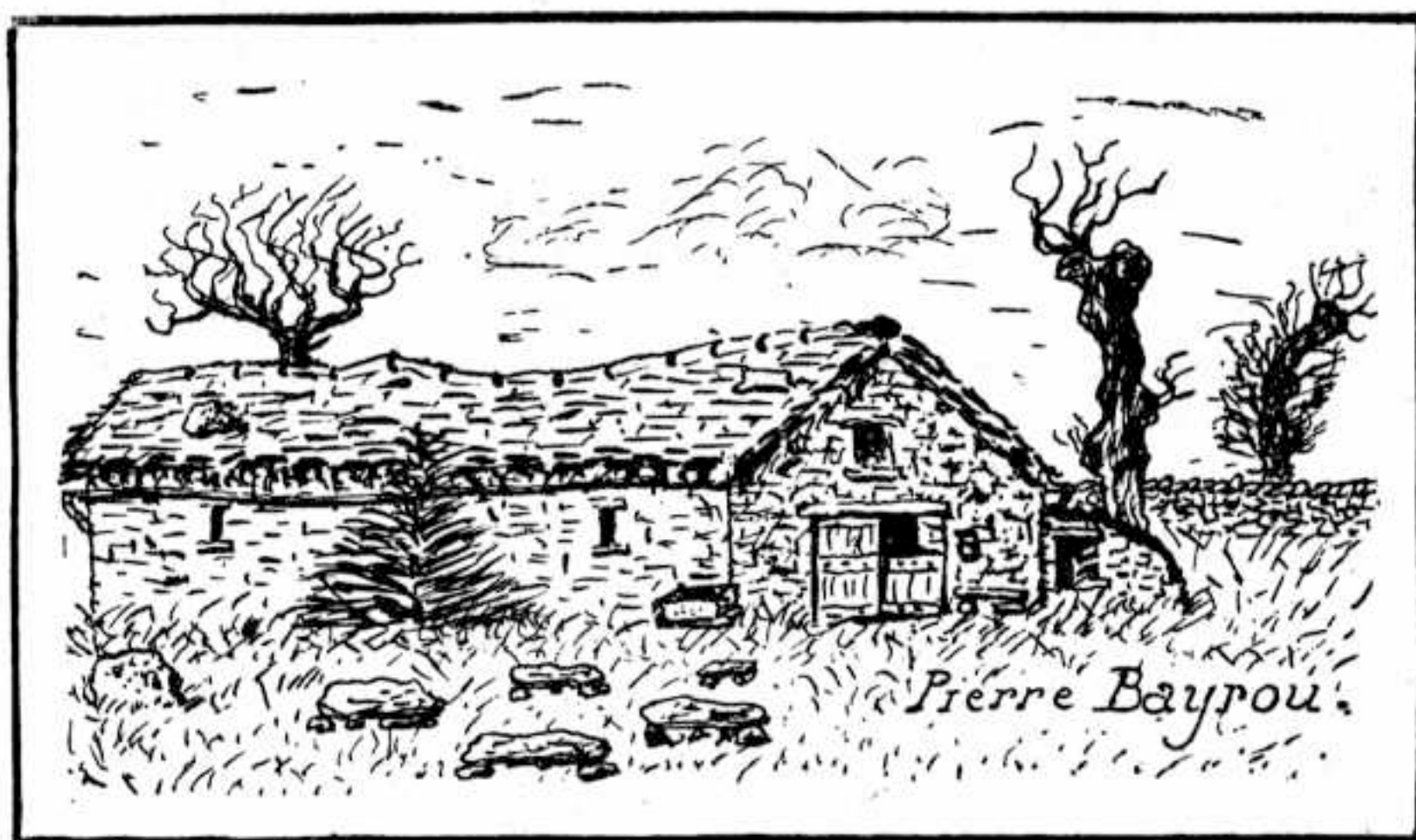
par Pierre BAYROU.

— « Alors, Monsieur Pierre, vous ramassez du thé ? ». S'il m'arrive de rencontrer quelqu'un, dans mes promenades sur le causse, c'est presque toujours cette question qui me ramène brusquement au niveau de la vie apparente, parmi les hommes. Curiosité ? Courtoisie ? Geste pudique d'âme à âme ? Formule, dont l'automatisme sert de protection à la timidité de ces humbles, d'excuse à leur audace ? Bref, c'est souvent ainsi que m'abordent, là-haut, la bergère ou le vieux pâtre, l'une tricotant derrière ses bêtes ou bien assise contre un mur à l'abri du vent, l'autre « faisant du bois », du buis pour les litières, du genièvre pour le feu. Il suit de l'oreille *l'esquile* de son troupeau, ou bien *lou sounal*, la grossière sonnaille où brinqueballe un os sec, un battant de bois dur ou un clou de cheval : les moutons la dandinent en broutant, et ce son mat et monotone est la musique de nos grèzes. C'est la mélodie du silence, celle qui traduit au plus juste, avec son timbre sourd et son rythme inégal, l'humilité de l'âme solitaire, les faux-pas de la pensée le long des méandres du rêve, dans les allées du souvenir, l'écheveau des sombres pistes qui mèneront peut-être à quelque vérité.

Mais enfin, pour eux c'est toujours *du thé* que je cherche, les yeux à terre ainsi, avec cet air attentif et absent que, me croyant seul, je dois porter sur le visage. Pour ces gens, le thé n'est pas la boisson vaine des oisifs, piètre drogue contre l'ennui, cet ennui et cet effroi que leur inspire leur propre image, face à face aperçue au miroir de la solitude. Certes non : est tenue pour « thé » ici, indistinctement, toute plante qui « fait du bien », à l'estomac surtout, chaudière et foyer de la vie croit-on, si bien qu'un malade, même gisant, perclus, rendu, tiendra bon et « s'en tirera » pourvu qu'il ait « bon estomac ».

Mais le souvenir se perd, chez beaucoup, des salutaires vertus des simples. Et la *lapparasse* ? me dit-on : « vous

croyez que ce soit bon pour les douleurs de ventre ? ». Lapparasse ! Augmentatif populaire du vrai nom latin : *lappa*, la bardane aux vastes feuilles, dont les fruits en boules griffues, agrippantes, se nomment ici : *coutissous*. Encore un être qui lie son destin à celui des hommes, qui cherche à vivre auprès d'eux, comme la ballote ou l'ortie, comme le chien, le moineau franc, ou l'hirondelle de fenêtre. Certes, la *petite centaurée* est toujours en faveur. On demande tou-



jours à son amertume de stimuler l'estomac paresseux ou de calmer certaines fièvres. Mais l'autre représentant des gentianées dans nos pays, la *chlora perfoliée*, dont la tige passe à travers les feuilles glauques, réunies et soudées en conque, jamais personne n'a l'idée de se demander ce qu'elle peut bien vouloir nous dire, nous proposer peut-être, avec l'éclat de ses fleurs d'or.

L'amarette pourtant — c'est la *germandrée-petit-chêne* — est utilisée encore ici et là, à Caylus en particulier, comme apéritive et tonique. Mais la sauge, dans quel dédain est-elle tombée, dans quel ingrat oubli, elle dont ce vieux médecin de l'école de Salerne disait en son latin : « Comment cet homme mourrait-il, puisqu'en son jardin croît la sauge ? » (*Cur morietur homo cum salvia crescit in horto?*). Je la

rencontre souvent, cette abandonnée, végétant en touffes sauvages chargées de bois mort, dans le carré de terre qui fut un jardin, près d'une maison dont croulent les murs. Je la trouve aussi quelquefois dans les pentes brûlées où ruisselle la pierraille : ici fut donc une demeure, me dis-je. Et ce buisson de feuilles pâles, c'est le seul souvenir qui reste des hommes qui vécurent là.

Dans certains cas jugés graves pourtant, quand la médecine elle-même a révélé son impuissance (on s'y attendait bien au fond. Mais sait-on jamais, après tout : la science, c'est quelque chose quand même, il fallait bien essayer), l'homme revient à la sauge. Il lui demande secours. Dans le secret de son cœur, à l'arrière-plan de sa pensée nette, peut-être regrette-t-il, soit crainte soit remords, le mépris qu'il a fait d'elle, l'abandon d'une vieille amitié, et d'avoir rompu lui-même, par frivolité de cœur, inattention aux choses graves, le lien qui attachait à elle tous ces hommes d'autrefois.

Au noyer aussi reviennent beaucoup de gens, à l'arbre « royal » du maigre calcaire, le *juglans regia* de Linné. Les organismes affaiblis lui empruntent sa force. Jusqu'à ses feuilles, que les femmes emploient en décoction pour les soins de leur chevelure, pour lui ôter cet aspect laineux qui prélude à la calvitie ou qui marque la consommation.

— « Et comment s'appelle cette herbe qui met des grains blancs, durs comme des pierres, à l'aisselle de ses rameaux ? On dit que c'est bon pour la vessie ». Or, c'est du grémil qu'il s'agit, non pas du grémil d'azur, dont s'éclairent au printemps le bord des bois et les talus herbeux, mais du raide grémil à fleurs blanches, le *lithospermum* des botanistes, c'est-à-dire l'herbe aux fruits pierreux. Par un symbolisme naïf, ses petits cailloux blancs continuent à figurer pour certains l'antidote naturel des calculs urinaires, ces pierres aussi, qu'engendre la vie dans nos corps humains.

Ici comme ailleurs, on demande au « poil de maïs », cette barbe de stigmates qui sort de la pointe des coques, à la queue de cerise aussi, à la pariétaire (c'est l'herbe de parret), à tous ceux-là qui sont encore des donneurs de sang, on demande toujours de transfuser leur vie dans celle d'un

homme, et de chasser de tels organes endormis leurs pléthoriques humeurs.

Au début de juin, quand se gonfle et déferle, vers le soleil toujours plus haut, la marée des forces vitales, quand le sureau, derrière la maison, étage dans le dôme de son feuillage les larges coupes de ses fleurs, ce sont ces amères ombelles que l'on recueille et fait sécher. Et dans les remous de la fièvre, dans la houle du cauchemar, un malade, quelque nuit, sentira la sueur ruisseler hors de lui, entraînant les poisons, libérant sa poitrine : la force du sureau, infusée dans son corps, sera venue à l'aide de sa vie.

Et merci au lierre sombre, au lierre amer, qui fourre les vieux troncs, revêt les ruines des cabanes, s'épanouit en parasols au-dessus des arbres ou des pans de murs, se plaque en serpents noueux contre la falaise nue de la « Dame Blanche », là-haut, et attend, pour fleurir ses rondes ombelles, les premières langueurs de l'arrière saison. Or, c'est une feuille fraîche de lierre que l'on appliquait sur mon bras, quand j'étais enfant, pour entretenir la plaie d'un vésicatoire. Ainsi fut détournée la menace d'une adénite, ainsi fut soulagé l'effort d'une glande qui peinait, on ne sait pourquoi, qui gonflait douloureusement sous mon oreille gauche...

... Une menace de pluie, ce matin, pèse sur le paysage. Le Roc d'Anglars est embué de bleuâtre. Devant moi les trèfles ras, fauchés de frais, éclairent de leur tâche pâle, entre les vignes d'un vert vif, la pente du Deymié. J'entends, tombant de là-haut, le râclément rythmique d'une « cout » sur une faux — la cout, le mot latin cru encore : *cot*, *cotem*, ô joie : la pierre à aiguiser ! Je lève la tête : deux faucheurs en effet sont aux prises, entre la plus haute vigne et le roc, avec la broussaille vierge, roussie d'été, et que mouchètent des îlots de sauvageons, prunelliers et cerisiers ; depuis tant d'année de jachère, ils y ont repris leur droit de premiers occupants.

Sur le Roc d'Anglars et dans tout le causse, ce sont eux qui partout, dans les chemins et les coudercs, aux environs des maisons mortes, reprennent d'abord possession du sol. Autour et parfois loin des très vieux arbres abandonnés, tout lépreux de mousses vertes, chevelus de lichens pâles, les rejetons de la prune bleue (qu'on nomme ici « prune de

porc », ou « prune de Saint-Antonin » — les Anglais en sont friands dit-on) élèvent au-dessus des herbes qu'on ne fauche plus leurs vivaces scions, à l'écorce rougeâtre, aux feuilles grenues. Dans les cloups, ces cratères singuliers qui parsèment la surface du plateau, ce sont les prunelliers qui, partant de la ceinture de broussaille, font d'année en année, irrésistiblement, la reconquête du fond plat, circulaire comme une piste, et dont la vive terre grumeleuse, savoureuse, ardente, truffée de menue pierraille, fut cultivée si longtemps.

Partout ici c'est le même spectacle de solitude et d'abandon. Hier, là-haut, par exemple : ce cadavre de maison, ces ruines, ces débris que nous regardions en silence, le toit au faite infléchi, écrasé du poids de ses pierres, le balet dont l'auvent s'écroulait sur ses piliers rompus ; l'escalier disjoint qui y monte, avec sa rampe : un mur coiffé de dalles, en large plan incliné. Entre les pierres des marches tout une végétation florissait, depuis les potentilles naines jusqu'à des pousses de figuier. En bas, dans l'épaisseur de l'escalier, voilà la soue d'autrefois, et sa porte gît en dedans, à plat sur le sol dallé, parmi les ronces.

« Et voilà la citerne ! » nous disions-nous à voix basse comme dans un cimetière. Elle est toujours là, du côté du Nord, dans l'ombre, avec son toit penchant, son lambeau de portillon affaissé sur la margelle : j'écarte ce chicot vermoulu, déchiqueté, tout noir, ruine d'un panneau de chêne. Il tremble sur ses clous déchaussés ; ses ferrures grincent, et retentit alors dans l'ombre vide une plainte creuse qui gronde longtemps... La citerne ! cœur de la maison du cause, soigneusement établie loin des arbres à racines fouisseuses, bien cimentée, bien protégée, alimentée de tous côtés par des tuyaux venus de tous les toits et qui franchissent souvent, sous terre ou bien portés par des perches fourchues, les aires, les cours, et ces venelles entre les bergeries, les hangars et les granges. Ici hélas pendaient çà et là, au rebord des toitures, des fragments de dalles, des *canals* et des *canolos* bosselés, aplatis, troués, mangés de rouille.

A l'arrière du fourniol, et sortant du mur, comme, à l'arrière d'une église, une chapelle sort du chœur, voilà le tour, couvert de pierres plates, qui bombe son dos écailleux : le figuier et le sureau, mêlant au-dessus leur branchage, y ré-

pendent leurs feuilles mortes qui pourrissent depuis combien d'années sur la croûte noire de mousses. Tout près, c'est le jardin, que ne défend plus le fagot, jeté en travers du « pas » et qui s'effrite peu à peu, retourne brin à brin au creuset éternel, parmi les orties et les hièbles. Dans ce coin, voici la sauge qui buissonne, les bras moussus d'une treille qui retombe sur le mur et cette plante ici, regarde : c'est la *rue*, qui étale toujours ses feuilles raides, découpées à l'emporte-pièce comme une dentelle de fer, la *rudo* dont on frotte les mamelles des chattes pour « leur faire partir le lait », à moins qu'on ne préfère leur nouer autour du cou un chapelet de bouchons.

« Et celle-ci, me disais-tu, cette plante aux fleurs livides, rayées en dedans de filets vineux ? ». Ah ! je la reconnais, c'est la *grano de loubet*, la sombre jusquiame, la fleur sinistre et secourable. Car sais-tu ce qu'on lui demande, sais-tu quel accord nous lie et quelle énergie mystérieuse consent à passer de sa vie dans celle des hommes ? Ne souris pas, tout est grave, tout est bon dans cette unité retrouvée... Tes ancêtres et les miens, que nous prolongeons en ce monde, sais-tu ce qu'ils appelaient de ce nom étrange : le remède *de la vilanho* ? Ecoute :

Quand un mouton paraît souffrir de consommation ou de langueur, quand un bœuf, d'autre part « attrape lou *mal cup* » (un portanel laissé ouvert par mégarde, une nuit, au-dessus de la crèche : ce mince filet d'air suffit parfois pour « enflammer » la tête du Guinet ou du Cailhol de la plus forte paire), quand un homme souffre de névralgie, de mal d'oreille surtout, on va trouver tel vieux, tel berger qui possède, par un privilège que personne ne s'explique ni ne jalouse, le secret du « *remèdi de la bilanho* ». Car le plus troublant peut-être, c'est que la plupart acceptent docilement d'ignorer aussi bien la formule de la recette que l'origine de son nom. Plus exactement, ils répugnent à s'en informer, comme s'ils craignaient d'indisposer quelque pouvoir magique par une curiosité sacrilège.

Ce n'est donc pas d'aujourd'hui tu vois, ni de naguère, qu'on a reconnu chez nous le pouvoir apaisant de ce « principe » végétal que la science a nommé *l'hyoscyamine*. Et de même qu'il demande au basilic et au violier l'appui moral de leur présence, le paysan de nos causses sème rituel-

lement chaque année, contre le mur de sa maison ou dans la terre de son hort, la *grano de loubet*, la pâle jusquiame, dont il attend miséricorde et salut pour le temps où il lui faudra passer à son tour, *hodie mihi cras tibi*, par l'épreuve de la douleur.

Mais la plante de joie, c'est le *thé* de chez nous, la fausse marjolaine, l'origan au doux nom puisqu'il signifie en effet : joie des montagnes. Joie de nos cœurs aussi, sourde, secrète, aiguë, quand nous respirons son arôme, au noir de l'hiver et dans l'exil de la ville, le soir, après souper, autour de la table où fumait sa bonne infusion. C'est l'odeur de notre terre qui nous revenait alors, le souvenir des pentes nues, des plateaux secs, des génévriers, des buis, des rocs, de la vibration des cigales, du foisonnement autour de nous des libres vies fraternelles. C'est le courage et l'espérance qu'il répandait dans notre sang.

Pierre BAYROU.

